



Conduite de la bataille, planification et initiative

Au cours de l'Histoire, rois et généraux ont cherché à maîtriser la complexité d'une campagne militaire et à obtenir une victoire certaine. Selon les colonels Hoberey et Perot, ils ont mis en lumière des principes ou élaboré des procédés de combat tactique, qui mènent au succès s'ils sont respectés.

Les vaincus analysent leurs défaites et conçoivent des manœuvres nouvelles. Les vainqueurs répètent plutôt des solutions qui ont prouvé leur pertinence.

Les principes

La doctrine militaire française repose sur « l'économie des moyens, la concentration des efforts et la liberté d'action » (maréchal Foch, artisan de la victoire de 1918). Le chef, unique, doit avoir une vision claire des objectifs à atteindre et l'autorité sur toutes les forces engagées ou contribuant au combat, afin de préparer et conduire la bataille. Un plan, compréhensible, fixe à chacun sa place et son rôle dans la manœuvre générale. Chaque subordonné doit disposer d'une marge d'initiative bien identifiée mais limitée, afin d'éviter qu'une action individuelle ne déstabilise l'équilibre général. La prise de décision nécessite vision d'ensemble et recul. Elle se dissocie de la conduite dans l'action, qui réduit la réflexion au temps présent ou à une anticipation limitée sur le plan tactique. Par ailleurs, le courage, capacité à affronter l'incertitude et la mort, n'est pas inné, mais résulte de la force physique ou de l'habileté au maniement des armes. La domination technique de l'armement amplifie la

manœuvre tactique, quelle que soit la balance des forces lors du choc. La cohésion physique, par l'organisation du groupe de combat, et mentale, par le sentiment de force collective, renforce l'efficacité dans l'action. Chaque combattant s'y investit pleinement par « l'esprit de corps », alchimie de fierté, d'amour-propre, d'émulation et de confiance en un chef compétent et humain. Finalement, la tactique résulte d'une science complexe, qui ne doit rien au hasard ou à la chance.

Les effets

Dans ce livre, plusieurs batailles sont décortiquées ainsi : situation générale, forces en présence, déroulement et enseignements tactiques.

Épuiser l'attaque ennemie constitue un système de défense efficace. La bataille de Kursk (juillet-août 1943) oppose l'armée soviétique à la Wehrmacht. La première subit plus de pertes que la seconde, mais l'Allemagne n'aura plus les moyens humains et matériels de reprendre l'initiative à l'Est.

Frapper sur les arrières de l'ennemi par une action physique ou psychologique inattendue déséquilibre son dispositif. A Denain (juillet 1712), Vil-

lars sauve la France en arrêtant, à courte distance de Paris, une coalition antifranaise, qui se délite ensuite. Les batailles d'Iéna et d'Auerstaedt (octobre 1806) mettent un terme à l'invincibilité de l'armée prussienne, depuis Frédéric II, et souligne l'efficacité de l'unité du commandement français, à savoir l'empereur Napoléon 1er et son état-major. Le débarquement surprise des troupes américaines à Inchon (septembre 1950) provoque l'effondrement de l'armée nord-coréenne.

L'embuscade cumule maîtrise préalable du terrain, position aménagée et bénéfice de la surprise. L'anéantissement des trois légions romaines à Teutoburg (9 après J.-C.) par des tribus germaniques fixe la limite de l'Empire au Rhin. La défaite des croisés à Hattin (juillet 1187), due à l'absence de renseignement, une prise de risque inconsidérée et une logistique inadaptée, précipite la disparition des États latins d'Orient.

Alterner les efforts consiste à évaluer le ratio « coût/efficacité » des forces. Malgré un rapport de forces très défavorable, Napoléon mène la campagne de France (février 1814), caractérisée par la fulgurance des mouvements et la succession de vic-



toires tactiques. La défaite de l'Empire russe à Tannenberg (août 1914) réduit l'espoir d'une victoire militaire rapide contre l'Allemagne et conduit à une crise morale, qui deviendra politique en 1917.

La contre-attaque, limitée dans le temps et l'espace, vise à reprendre l'ascendant sur l'adversaire. Sa compréhension de l'évolution de la situation opérationnelle de la bataille de Kharkov (février-mars 1943) permet au commandement allemand du théâtre de reprendre l'initiative sur l'armée soviétique. Celle du Sinaï (octobre 1973), finalement succès militaire pour Israël, met à mal le mythe de l'invincibilité de son armée. **Imposer son rythme** consiste à accélérer le « tempo opérationnel » au bon moment et au bon endroit. Pendant la guerre de Sécession, la campagne victorieuse de la Shenandoah (mars-juin 1862) du général Jackson, combinant vitesse et alternance de rythme et de surprise, procure aux armées sudistes un sursis de trois ans. A la défaite de Sedan (mai 1940), les troupes françaises ont gardé une conception rigide de la manœuvre face aux unités allemandes, rompues au combat interarmes, à l'autonomie dans l'action et à la vitesse à tous les niveaux d'exécution.

Pendant la guerre des Malouines, la bataille de Goose Green (mai 1982) s'est jouée sur le commandement et le moral des parachutistes britanniques, malgré un rapport de forces et

des conditions très favorables aux Argentins.

L'enveloppement de l'ennemi restreint sa liberté d'action. A Cannes (216 avant J.-C.), le général carthaginois Hannibal articule sa troupe et manœuvre sa cavalerie de façon à anéantir l'armée romaine, très supérieure en nombre mais à la cohésion d'ensemble vulnérable. La bataille du fleuve Kalka (1223), leur encerclement par l'armée mongole provoque un sentiment de panique dans les troupes russe et polovtse, peu entraînées et manquant de cohérence. Malgré des pertes élevées, la prise de Constantinople (mai 1453) par les Turcs résulte du transport de navires derrière la ville et de l'emploi des canons, qui signe la fin des murailles traditionnelles.

La surprise, fruit de la réflexion et de l'anticipation, vise à pénétrer l'esprit de l'adversaire et à le déstabiliser par des actions inattendues. A Turkheim (janvier 1675), Turenne déstabilise les troupes coalisées qui, d'attaquantes, deviennent attaquées et se replient. La prise du fort stratégique d'Ében-Émaël (mai 1940), par quelques centaines de parachutistes allemands, permet à la Wehrmacht de conquérir la Belgique.

Tourner le dispositif adverse confère une supériorité physique et psychologique. A Leuthen (février 1757), face à des armées nombreuses et convergentes, le roi de Prusse Frédéric II écarte durablement la menace autri-

chienne. La victoire de la coalition à Koweït (février 1991) provient d'une action de « déception » complétant la manœuvre principale : faire croire à une menace de débarquement à un autre endroit, confortée par des bombardements aériens.

Disloquer par le mouvement et le choc pour obtenir la décision sur le champ de bataille. Face au savoir-faire de la Wehrmacht, sa défaite à Kasserine (1943) conduit l'armée américaine à adapter sa doctrine pour poursuivre la reconquête de la Tunisie.

Percer les défenses d'un front étendu s'avère nécessaire quand la manœuvre de débordement ne suffit plus. A Dobropolje (septembre 1918), la rupture du front germano-bulgare de Macédoine par l'armée franco-serbe d'Orient entraîne la reddition de la Bulgarie, la dislocation de l'Empire austro-hongrois et la demande d'armistice par l'Empire allemand. A Cambrai (novembre 1917), la percée des lignes allemandes par une force blindée britannique est suivie quelques heures plus tard d'une contre-attaque allemande identique. Cette combinaison innovante de la technique et de la manœuvre sera appliquée avec succès en 1940 par la Wehrmacht. La tactique du « Blitzkrieg », qui concentre en quelques points névralgique les efforts des colonnes blindées appuyées par l'aviation, préfigure le combat aéroterrestre moderne.

Loïc Salmon,
rédacteur en chef